

vous laissez rien ; persuadez-vous fortement qu'il n'y a qu'une chose qui soit nécessaire : *Porro unum est necessarium*¹. Commencez à compter cette vie mortelle parmi les biens superflus. Méprisez tout, abandonnez tout, et n'aimez plus que le bien qui ne se peut perdre. C'est ainsi qu'il nous avance à la perfection, c'est ainsi qu'il nous ouvre peu à peu les yeux pour découvrir clairement cette vérité importante que je viens de dire et que j'ai apprise de saint Augustin, qui nous enseigne « que cette vie même tout entière doit être comptée parmi les choses superflues, par ceux qui pensent qu'il y a pour eux une autre vie. » *Etiā ista vita, cogitantibus aliam vitam, ista, inquam, vita inter superflua deputanda est*².

Je vous ai appris, âmes fidèles, à mépriser les biens superflus ; méprisez donc aussi votre vie ; car elle vous est superflue, puisque vous en attendez une meilleure. Je n'avais qu'un héritage, on me l'a brûlé ; ah ! l'on m'ôte le pain des mains. Mais j'en ai un autre aussi riche, vous ne perdez rien que de superflu. Donc si nous pensons à l'éternité, toutes choses seront superflues. Mon logement est tombé par terre ; j'ai une autre maison dans le ciel qui n'est pas bâtie de main d'hommes, dont la durée est éternelle : *Edificationem ex Deo habemus, domum non manufactam, æternam in cælis*³. La perte de ce procès ôte le pain à vous et à vos enfants : courage, mon frère, il vous reste encore cette nourriture immortelle qui est promise dans l'Évangile à ceux qui ont faim de la justice ; ah ! ils seront rassasiés éternellement. Lâche et incrédule : pourquoi dites-vous que vous avez perdu tous vos biens par la violence de ce méchant homme, ou par l'infidélité de ce faux ami ? Vous dites que vous n'avez plus de ressource, que votre fortune est ruinée de fond en comble ; vous à qui il reste encore un royaume florissant, riche, glorieux, abondant en toutes sortes de biens, qu'il a plu à votre Père de vous donner : *Complacuit Patri vestro dare vobis regnum*. Mes frères, entendez-vous ces promesses ? Entendrai-je encore ces lâches paroles : Ah ! si je quitte ce métier infâme, ces affaires dangereuses dont vous me parlez, je n'aurai plus de quoi vivre. Écoutez Tertullien qui vous répond : « Eh quoi donc ! mon ami, est-il nécessaire que tu vives ? Qu'as-tu affaire de Dieu, si tu ne te règles que sur tes propres lois ? » *Non habeo aliud quo vivam ? Vivere ergo habes ? quid tibi cum Deo est a tuis legibus*⁴ ? Sachez aujourd'hui, chrétiens, que

¹ Luc. X, 42.

² Serm. LXII, n° 14, t. V, col. 365.

³ II. Cor. V, 1.

⁴ De Idol. n° 5.

c'est un article de notre foi, ou que Dieu y pourvoira par une autre voie, ou que s'il vous laisse manquer de biens temporels, il vous récompensera par de plus grands dons. Après cela, quel aveuglement de s'empressez pour le nécessaire ! Mais passons à l'autre partie, et parlons de l'usage du superflu.

SECOND POINT.

« Recueillez les restes, dit le Fils de Dieu, et ne souffrez pas qu'ils se perdent, » c'est-à-dire, recueillez votre superflu, ne le dissipez pas en le prodiguant à vos convoitises ; mais soyez soigneux de le conserver, en le distribuant par vos aumônes. Il m'est bien aisé de montrer que vous dissipez vainement tout ce que vous donnez à la convoitise. Pour cela je pourrai vous représenter, mes frères, que « la figure de ce monde passe, et sa convoitise¹. » Donc tout ce que vous lui donnez se passe avec elle, et donc tout ce grand appareil, toutes ces dépenses prodigieuses, tout cela est perdu inutilement. « Celui qui dans le temps est si opulent, viendra pauvre et vide à l'éternité : » *Quem temporalitas habuit divitem, mendicum sempiternitas possidebit*². Je pourrais encore ajouter que, sans sortir de l'ordre de la nature, il est clair que ce qu'on lui donne au delà des bornes qui lui sont prescrites, non-seulement ne lui sert de rien, mais encore ordinairement lui est à charge. Un exemple de l'Écriture : Dieu avait marqué aux Israélites une certaine mesure pour prendre la manne ; tout ce que l'avidité entassait au-dessus se trouvait le matin changé en vers³. Pour nous apprendre, mes frères, que de se vouloir remplir par-dessus la juste mesure ce n'est pas amasser, mais perdre et dissiper entièrement. En vain t'es-tu soulé à cette table, tu as pris, dit saint Chrysostôme⁴, plus de nourriture, et non pas plus de substance ni plus d'aliment : la nature connaît ses bornes, et tout le reste la surcharge. La simplicité de ce logis suffisait pour te mettre à couvert ; toute cette pompe, que l'ambition y a ajoutée, ne sert plus de rien à la nature ; tout cela est perdu pour elle, ce n'est plus qu'un amusement et un vain spectacle des yeux. Je laisse, messieurs, toutes ces pensées, et voici à quoi je m'arrête.

Il n'y a rien qui soit plus perdu que ce que vous employez à contenter un insatiable. Or telle est votre convoitise : c'est un gouffre toujours ouvert, qui ne dit jamais : « C'est assez⁵ ; » plus vous jetez dedans, plus il se dilate ; tout ce que

¹ I. Joan. II, 17.

² S. Petr. Chrysol. Serm. CXXV, de Villic. iniq.

³ Exod. XVI, 16, 19, 20.

⁴ In Epist. ad Hebr. Homil. XXIX, t. XII, p. 276, 277.

⁵ Prov.

vous lui donnez, ne fait qu'irriter ses désirs. Il n'est donc rien qui soit plus perdu que ce que vous jetez dans cet abîme ; il n'est rien de plus perdu que ce que vous donnez pour la contenter, puisque jamais elle ne se contente. C'est ce qu'il nous faut méditer. Je vous prie, messieurs, de me suivre pendant que je m'en vais vous représenter la prodigieuse dissipation que fait l'excès de nos convoitises.

La première chose qui nous fait connaître son avidité infinie, c'est qu'elle compte pour rien tout le nécessaire. Cela est trop commun, et par conséquent ne la touche pas. Il est venu dans le monde une certaine bienséance imaginaire, qui nous a imposé de nouvelles lois, qui nous a fait de nouvelles nécessités que la nature ne connaissait pas. De là, messieurs, il est arrivé, le croirez-vous, si je vous le dis ? ô dérèglement des choses humaines ! de là, dis-je, il est arrivé qu'on peut être pauvre sans manquer de rien. Je n'ai ni faim ni soif, je suis chauffé et vêtu, et avec tout cela je puis être pauvre, parce que la prétendue bienséance a trouvé que la nature, qui d'elle-même est sobre et modeste, n'avait pas le sentiment assez délicat ; elle a raffiné par-dessus son goût ; il lui a plu qu'on pût être pauvre sans que la nature souffrit, et que la pauvreté fût opposée non plus à la jouissance des biens nécessaires, mais à la délicatesse et au luxe ; tant le droit usage des choses est perverti parmi nous. Bien plus, elle méprise si fort la nature, et ses sentiments la touchent si peu, qu'elle la force de s'incommoder afin que la curiosité soit satisfaite dans ces habits superbes, que vous faites faire si étroits, afin qu'on admire votre belle taille, que vous chargez de tant de richesses, pour étaler aux yeux toute votre pompe.

Peut-on vous demander, mesdames ? *Conscientiam tuam perrogabo* ; « Oui, je vous le demande, » dit Tertullien, lequel est-ce que vous sentez le « premier, que vous soyez serrées ou vêtues, que vous soyez chargées ou couvertes ? » *Conscientiam tuam perrogabo, quid te prius in toga sentias indutum, anne onustum*¹ ? Quelle extravagance, dit le même auteur, de s'habiller d'un fardeau ! *Hominem sarcina vestire*, et d'accabler le corps, le faire gémir sous le poids que lui impose une propreté affectée, afin de contenter la curiosité. Je m'étonnerais de ces excès, si ses emportements n'allaient bien plus loin.

Je vous ai dit, messieurs, que la convoitise raffine sur la nature, cela n'est rien pour elle, elle va tous les jours se subtilisant elle-même, et raffinant sur sa propre délicatesse. Tout ce qu'elle voit de rare, elle le désire, et n'épargne rien pour l'avoir ; aussitôt qu'elle le possède, elle le méprise,

¹ De Pallio. n° 5.

et elle s'abandonne à d'autres désirs. Aussitôt que l'on voit paraître quelque rareté étrangère, tout le monde s'empresse, tout le monde y court. Quand le soin des marchands ou l'adresse des ouvriers l'a rendu commun, on n'en veut plus, parce qu'il n'est plus rare ; il n'est plus beau, parce qu'il n'est plus cher. C'est pourquoi, dit Tertullien, voici une belle parole : la curiosité immodérée augmente sans mesure le prix des choses, pour s'exciter elle-même : *Pretia rebus inflammavit ut sequoque accenderet*¹. C'est-à-dire, elle y met la cherté par l'empressement de les avoir, parce qu'elle ne les estime que lorsqu'elles sont hors de prix, et commence à les mépriser quand on les peut avoir facilement. O gouffre de la convoitise, jamais ne seras-tu rempli ? jusques à quand ouvriras-tu tes vastes abîmes pour engloutir tout le bien des pauvres, qui est le superflu des riches ? Mes frères, n'attendez pas qu'elle se contente ; tout ce qu'on lui donne ne fait que l'irriter davantage ; comme ceux qui aiment le vin excessivement se plaisent à exciter la soif en eux-mêmes par le sel, par le poivre et par le haut goût ; ainsi nous attisons volontairement le feu toujours dévorant de la convoitise, pour faire naître sans fin de nouveaux désirs. De cette sorte elle s'accroît sans mesure, c'est un gouffre qui n'a point de fond ; et j'ai eu raison de vous dire que vous dissipez inutilement tout ce que vous employez à la satisfaire.

Tels sont les excès de la convoitise, qui dissipe non-seulement tout le superflu, mais qui est capable d'absorber tout le nécessaire. Pour arrêter ces excès, il nous faut considérer, chrétiens, un beau mot de Tertullien : *Castigando et castrando sæculo erudimur a Domino*² : Dieu nous a appelés au christianisme, pourquoi ? pour modérer les excès du siècle, et retrancher ses superfluités. C'est pourquoi dès le premier pas il nous fait renoncer aux pompes du monde ; il nous apprend que nous sommes morts et ensevelis avec Jésus-Christ. Donc loin de nous tout ce qui éclate : Dieu veut que nous soyons revêtus comme d'un deuil spirituel, par la mortification chrétienne. Bien loin de nous permettre de soupirer après les délices, il nous instruit, mes frères, à ne demander que du pain, à nous réduire dans le nécessaire. C'est ainsi que les chrétiens devraient vivre ; telle est, messieurs, leur vocation : *Castigando sæculo*.

Mais, ô désordre de nos mœurs ! ô simplicité mal observée ! qui de nous fait à Dieu cette prière dans l'esprit du christianisme : Seigneur, donnez-moi du pain, accordez-moi le nécessaire ? Les

¹ De cult. fam. lib. I, n° 8.

² Ibid. lib. II, n° 2.

lèvres le demandent, mais cependant le cœur le dédaigne. Le nécessaire, quelle pauvreté! sommes-nous réduits à cette misère? Eh bien! mes frères, je donne les mains; ne vous contentez pas du nécessaire, joignez-y la commodité, et encore la bienséance. Mais quelle honte que vous vous teniez malheureux de vous contenir dans ces bornes; que l'excès vous soit devenu nécessaire; que vous estimiez pauvre tout ce qui n'est pas somptueux, et que vous osiez après cela demander du pain, et le demander à Dieu même, qui sait combien vous méprisez ce présent, que les millions ne suffisent pas pour contenter votre luxe! Et vous ne rougissez pas d'une si honteuse prévarication à la sainte profession que vous avez faite! On en rougit si peu, qu'on fait parade du luxe jusque dans l'Église, et qu'on le mène en triomphe aux yeux de Dieu même.

Temple auguste, sacrés autels, et vous hostie que l'on y immole, mystères adorables que l'on y célèbre, élevez-vous aujourd'hui contre moi, si je ne dis pas la vérité. On profane tous les jours votre sainteté, en faisant triompher la pompe du monde jusque dans la maison de Dieu. Il est vrai, la magnificence sied bien dans les temples: *Sanctimonia et magnificentia in sanctificatione ejus*¹. Elle sied bien sur les autels; elle sied bien sur les vases et sur les ornements sacrés; elle sied bien dans la structure de l'édifice; et c'est honorer Dieu que de relever sa maison. Mais que vous veniez dans ce temple mieux parée que le temple même; *Circumornata ut similitudo templi*²; que vous y veniez la tête levée orgueilleusement comme l'idole qui y veut être adorée; que vous vouliez paraître avec pompe dans un lieu où Jésus-Christ se cache sous des espèces si viles; que vous y fendiez la presse avec grand bruit pour détourner sur vous et les yeux et les attentions que Jésus-Christ présent nous demande; que pendant que l'on y célèbre la terrible représentation du sacrifice sanglant du Calvaire, vous vouliez que l'on songe non point combien son humanité a été indignement dépouillée, mais combien vous êtes richement vêtue; ni combien son sang a sauvé d'âmes, mais combien vos regards en peuvent perdre: n'est-ce pas une indignité insupportable? n'est-ce pas insulter tout visiblement à la sainteté, à la pureté, à la simplicité de nos mystères?

Donc, mes frères, considérant attentivement aujourd'hui à quels débordements nous emportent la curiosité et le luxe, résolvons, avant que de sortir d'ici, de retrancher désormais de notre vie ces superfluités prodigieuses: *Colligite que superaverunt fragmenta, ne pereant*. L'âme n'a

de capacité pour contenir qu'autant que Dieu lui en donne: Dieu lui en donne jusqu'à une certaine mesure; ce qui est au delà, *superfluit*, s'écoule par-dessus et se perd, comme dans un vaisseau [trop plein]. Mettez-le dans les mains des pauvres, parce que c'est un lieu où tout se conserve. *Manus pauperis est gazophylacium Christi*³; « La main des pauvres, dit saint Pierre-Chrysologue, c'est le coffre de Dieu, » c'est où il reçoit son trésor; ce que vous y mettez, Dieu le tient éternellement sous sa garde, et il ne se dissipe jamais. Ne laissez pas tout à vos héritiers; héritez vous-mêmes de quelque partie de votre bien. Hors de là tout est perdu; et plutôt à Dieu, mes frères, plutôt à Dieu qu'il ne fût que perdu! Il faut en rendre compte: les pauvres s'élèveront contre vous, pour vous demander compte de leur revenu dissipé: vous avez aliéné le fonds sur lequel la Providence divine leur avait assigné leur vie; ce fonds, c'était votre superflu.

De quoi me parlez-vous de mon superflu? j'ai été contraint d'emprunter, mon revenu ne suffisait pas, et toute cette dépense m'était nécessaire. J'avais la passion de bâtir, la curiosité des tableaux. Vous me montrez fort bien tout cela nécessaire à la passion; mais la faible justification, puisqu'elle-même sera condamnée! La convoitise est un mauvais juge du superflu. Elle ne le connaît pas, dit saint Augustin, elle ne peut savoir les bornes de la nécessité: *Nescit cupiditas ubi finitur necessitas*²; parce que l'excès même lui est nécessaire. Ainsi vous ne deviez pas suivre ses conseils; vous deviez vous retenir dans les bornes d'une juste modération et d'une honnête bienséance. Maintenant que vous avez rompu toutes ces limites, venez répondre devant Dieu aux larmes des veuves et aux gémissements des orphelins qui crient contre vous; rendez compte de votre dépense, qui vous sera allouée dans ce jugement, non sur le pied de vos convoitises, c'est un trop mauvais juge, mais sur les règles de la modestie et de la simplicité chrétienne que vous aviez professée dans le saint baptême.

Mais, dites-vous, je l'ai amassé ce superflu justement: il fallait donc le dépenser de même. [Il ne suffisait pas de ne] point [faire] de rapines: « Vous avez tué ceux que vous n'avez pas assistés: » *Occidisti quia non pavisti*³. Mais ceux-ci faisaient de la sorte: aussi voyez-vous qu'ils sont cités pour le même fait, et tremblent avec vous devant le Juge. Jusques à quand m'alleguerez-vous de mauvais exemples? Ah! qu'il est nécessaire d'y bien penser! prenez garde,

¹ S. Petr. Chrysol. Serm. VIII, de Jejun. et Eleemos.

² Cont. Jul. lib. IV, cap. XIV, n° 70, t. X, col. 618.

³ Lact. Divin. Inst. lib. VI, cap. XI.

messieurs, à ce superflu qui vous écoule des mains si facilement. Mais nous reste-t-il encore assez de temps pour parler de la grandeur extraordinaire? Tranchons ce discours en un mot, pour dégager notre parole.

TROISIÈME POINT.

J'ai encore à vous proposer deux maximes très-importantes pour régler les sentiments des chrétiens sur le sujet de sa grandeur. J'ai appris l'une de saint Augustin, et l'autre du grand pape saint Léon; et toutes deux sont tirées de leurs épîtres. Pour ne vous être point ennuyeux, je vous les rapporterais simplement, sans ajouter que fort peu de chose aux paroles de ces deux grands hommes, seulement pour en faire entendre le sens; je laisserai à vos dévotions de le méditer à votre loisir. Saint Augustin, mes frères, dans son épître, instruisant la veuve sainte Probe, cette illustre dame romaine, de quelle sorte les chrétiens pouvaient désirer pour eux ou pour leurs enfants les charges et les dignités du siècle, le décide par cette belle distinction. Si on les désire non pour elles-mêmes, mais pour faire du bien aux autres qui sont soumis à notre pouvoir, *Si ut per hoc consulant eis qui vivunt sub eis*, ce désir peut être permis: que si c'est pour contenter leur ambition par une vaine ostentation de grandeur, cela n'est pas bienséant à des chrétiens: *Si autem propter inanem fastum elationis pompamque superfluum, vel etiam noxiam vanitatis, non decet*¹.

La raison, en un mot, mes frères, c'est que c'est une règle certaine et admirable de la modération chrétienne, de ramener toujours les choses à leur première institution, en coupant et retranchant de toutes parts ce que la vanité ajoute: la raison, c'est que le christianisme va chercher ce qu'il y a de plus solide dans les choses, et le démêle de ce qui ne l'est pas. Deux choses à distinguer dans les dignités, la pompe et le pouvoir de faire du bien. Ce dernier, seul solide, seul bien véritable, parce que, selon le même saint Augustin, au même lieu, le vrai bien c'est celui qui nous rend meilleurs. Or, faire du bien aux autres nous rend meilleurs; non la pompe, qui au contraire nous rend pires par la vanité; et c'est la véritable institution de la grandeur. Car étant tous formés d'une même boue, Dieu ne permettrait pas une si grande différence parmi les hommes, si ce n'était pour le bien des choses humaines. Si nous remontons jusqu'à l'origine, nous verrons que la grandeur n'est établie que pour faire du bien aux autres; elle est élevée comme les nues pour verser ses eaux sur la terre, ou bien

¹ Epist. LXXX, n° 12, t. II, col. 386.

comme les astres pour répandre bien loin ses influences. C'est pourquoi Jésus-Christ, dans notre évangile, refuse la royauté qu'on lui présente, parce que cette royauté n'était pas utile à son peuple. Un jour il acceptera le titre de roi, et vous le verrez écrit au haut de sa croix, parce que c'est là qu'il sauve le monde; et il ne veut point de titre d'honneur qui ne soit conjoint nécessairement avec l'utilité publique.

Apprenez de là, chrétiens, de quelle sorte il vous est permis d'aspirer aux honneurs du monde; si c'est pour vous repaître d'une vaine pompe, rougissez en vous-mêmes de ce qu'étant disciples de la croix, il reste encore en vous tant de vanité. Que si vous recherchez dans la grandeur ce qu'elle a de grand et de solide, qui est le pouvoir et l'obligation indispensable de faire son emploi de l'utilité publique, allez à la bonne heure avec la bénédiction de Dieu et des hommes. Mais s'il est vrai, ce que vous nous dites, que vous vous proposez une fin si noble et si chrétienne, allez-y par des degrés convenables; élevez-vous par les voies de la vertu, et non par des pratiques basses et honteuses. Que ce ne soit pas l'ambition, mais la charité qui vous mène, parce que l'ambition tourne tout à soi, et qu'il n'y a que la charité qui regarde sincèrement le bien des autres. C'est la première maxime, qui est celle de saint Augustin, de ne chercher dans les grands emplois que le bien public. Que si, pour le malheur du siècle, ceux qui ont cette sainte pensée ne s'élèvent pas, qu'ils apprennent de saint Léon non-seulement à se contenir, mais à s'exercer dans leurs bornes; c'est la seconde maxime: *Intra fines proprios atque legitimos, prout quis voluerit, in latitudine se charitatis exerceat*²; « Que chacun en se tenant dans ses limites s'exerce de tout son pouvoir dans la vaste étendue de la charité. »

Ne te persuade pas, chrétien, que pour ne pouvoir pas t'élever à ces emplois éclatants, tu demeures sans occupation et sans exercice. Il ne faut point sortir de ta condition; ta condition a ses bornes, mais la charité n'en a point, et son étendue est infinie, où tu peux t'exercer tant que tu voudras. Ton grand courage veut-il s'élever? élève-toi jusqu'à Dieu par la charité. Ton esprit agissant veut-il s'occuper? considère tant d'emplois de charité, tant de pauvres familles abandonnées, tant de désordres publics et particuliers; joins-toi aux fidèles serviteurs de Dieu qui travaillent à les réformer. Demeure dans tes limites, c'est un effet de modération, mais exerce-toi dans ces limites, dans les emplois de la charité qui sont infinis, et ne porte jamais ton ambition

² Ep. LXXX, ad Anat. cap. IV.

¹ Ps. XCV, 6.

² Ps. CXLIII, 14.

à une condition plus élevée, qu'un plus grand bien ne t'y appelle. [Imite] l'exemple de Néhémias, qui ne désire et ne sollicite l'autorité du commandement que pour rétablir le temple, relever les murs de Jérusalem, et « procurer le bien des enfants d'Israël : » *Qui quereret prosperitatem filiorum Israël*¹. En sorte que tu puisses dire comme lui, à la fin de ton administration : « O mon Dieu, « souvenez-vous de moi pour me faire miséricorde, selon tout le bien que j'ai fait à ce peuple : » *Memento mei Deus meus in bonum, secundum omnia quæ feci populo huic*². Je ne crains point, mes frères, de vous assurer, en la vérité de Dieu que je prêche, que quiconque regarde la grandeur dans un autre esprit, ne la regarde pas en chrétien.

Et cependant, ô mœurs dépravées ! ô étrange désolation du christianisme ! nul ne les regarde en cet esprit ; on ne songe qu'à la vanité et à la pompe. Parlez, parlez, messieurs, démentez-moi hautement, si je ne dis pas la vérité. Quel siècle a-t-on jamais vu où l'ambition ait été si désordonnée ? quelle condition n'a pas oublié ses bornes ? quelle famille s'est contentée des titres qu'elle avait reçus de ses ancêtres ? On s'est servi de l'occasion des misères publiques pour multiplier sans fin les dignités. Qui n'a pas pu avoir la grandeur, a voulu néanmoins la contrefaire ; et cette superbe ostentation de grandeur a mis une telle confusion dans tous les ordres, qu'on ne [peut] plus y faire de discernement ; et par un juste retour la grandeur s'est tellement étendue qu'elle s'est enfin ravilie. O siècle stérile en vertu, magnifique seulement en titres ! Saint Chrysostôme a dit³, et il a dit vrai, qu'une marque que l'on n'a pas en soi la grandeur, c'est lorsqu'on la cherche hors de soi dans des ornements extérieurs. Donc, ô siècle vainement superbe, je le dis avec assurance, et la postérité le saura bien dire, que pour connaître ton peu de valeur, et tes dais, et tes balustres, et tes couronnes, et tes manteaux, et tes titres, et tes armoiries, et les autres ornements de ta vanité, sont des preuves trop convaincantes.

Mais j'entends quelqu'un qui me dit qu'il se moque de ces fantaisies et de tous ces titres chimeriques ; que pour lui il appuie sa famille sur des fondements plus certains, sur des charges puissantes et sur des richesses immenses qui soutiendront éternellement la fortune de sa maison. Écoute, ô homme sage, homme prévoyant, qui étends si loin aux siècles futurs les précautions de ta prudence ; voici Dieu qui te va parler, et qui

¹ II. Esdr. II, 10.

² Ibid. v, 19.

³ In Matth. Hom. IV, t. VII, p. 65, 66.

va confondre tes vaines pensées, sous la figure d'un arbre, par la bouche de son prophète Ezéchiel. « Assur, dit ce prophète, s'est élevé comme « un grand arbre, comme les cèdres du Liban ; » le ciel l'a nourri de sa rosée, la terre l'a engraisé de sa substance ; les puissances l'ont comblé de leurs bienfaits, et il suçait de son côté le sang du peuple. « C'est pourquoi il s'est élevé superbe en « sa hauteur, beau en sa verdure, étendu en ses « branches, fertile en ses rejetons : » *Pulcher ramis, et frondibus remorosus, excelsusque altitudine, et inter condensas frondes elevatum est cacumen ejus*¹. « Les oiseaux faisaient leurs nids « sur ses branches ; » les familles de ses domestiques : « les peuples se mettaient à couvert sous « son ombre ; » un grand nombre de créatures attachées à sa fortune. « Ni les cèdres ni les pins « ne l'égalaient pas, les arbres les plus hauts du « jardin portaient envie à sa grandeur ; » c'est-à-dire, les grands de la cour ne l'égalaient pas : *Cedri non fuerunt altiores illo in paradiso Dei, abietes non adæquaverunt summitatem ejus... Emulata sunt eum omnia ligna voluptatis quæ erant in paradiso Dei... In ramis ejus fecerunt nidos omnia volatilia cæli... Sub umbraculo illius habitabat cætus gentium plurimarum*².

Voilà une grande fortune, un siècle n'en voit pas deux de semblables ; mais voyez sa ruine et sa décadence. « Parce qu'il s'est élevé superbe-ment, et qu'il a porté son faite jusqu'aux nues, « et que son cœur s'est enflé dans sa hauteur : » *Pro eo quod... dedit summitatem suam virentem atque condensam, et elevatum est cor ejus in altitudine sua* : pour cela, dit le Seigneur, je le couperai par la racine, je l'abattraï d'un grand coup, et je le porterai par terre ; il viendra une disgrâce, et il ne pourra plus se soutenir ; il tombera d'une grande chute : *Projicient eum super montes* ; on le verra tout de son long sur une montagne, fardeau inutile de la terre. « Tous « ceux qui se reposaient sous son ombre se retire-« ront de lui, » de peur d'être accablés sous sa ruine : *Recedent de umbraculo ejus omnes populi terræ, et relinquent eum*³. Ou s'il se soutient durant sa vie, il mourra au milieu de ses grands desseins, et laissera à des mineurs des affaires embrouillées qui ruineront sa famille ; ou Dieu frappera sur son fils unique, et le fruit de son travail passera en d'autres mains ; ou il lui fera succéder un dissipateur, qui, se trouvant tout d'un coup dans de si grands biens, dont l'amas ne lui a coûté aucune peine, se jouera des sueurs d'un père

¹ Ezech. XXXI, 3.

² Ibid. 6, 8, 9.

³ Ibid. 10, 12.

DEUXIÈME SERMON

POUR

LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME,

PRÊCHÉ A LA COUR,

SUR L'AMBITION.

Deux choses nécessaires à la félicité. Dérèglement de nos affections, et corruption de nos jugements. Conduite que Dieu nous prescrit, afin que nous devenions grands. Quelle est la puissance que nous devons désirer. Comment les vices croissent avec la puissance. Réponse aux vains prétextes des ambitieux. Inconstance et malignité de la fortune. Étrange aveuglement des ambitieux : leur juste et déplorable confusion ; inutilité de leurs folles précautions.

Jesus ergo cum cognovisset quia venturi essent ut raperent eum et facerent eum regem, subiit iterum in montem ipse solus.

Jésus ayant connu que tout le peuple viendrait pour l'enlever et le faire roi, s'enfuit à la montagne tout seul. Joan. VI, 15.

Je reconnais Jésus-Christ à cette fuite généreuse, qui lui fait chercher dans le désert un asile contre les honneurs qu'on lui prépare. Celui qui venait se charger d'opprobres devait éviter les grandeurs humaines. Mon Sauveur ne connaît sur la terre aucune sorte d'exaltation que celle qui l'élève à sa croix ; et comme il s'est avancé quand on eut résolu son supplice, il était de son esprit de prendre la fuite pendant qu'on lui destinait un trône.

Cette fuite soudaine et précipitée de Jésus-Christ dans une montagne déserte, où il veut si peu être découvert, que l'évangéliste remarque qu'il ne souffre personne en sa compagnie, *ipse solus*, nous fait voir qu'il se sent pressé de quelque danger extraordinaire ; et comme il est tout-puissant et ne peut rien craindre pour lui-même, nous devons conclure très-certainement, messieurs, que c'est pour nous qu'il appréhende.

En effet, chrétiens, lorsqu'il frémit, dit saint Augustin¹, c'est qu'il est indigné contre nos péchés ; lorsqu'il est troublé, dit le même Père, c'est qu'il est ému de nos maux : ainsi lorsqu'il craint et qu'il prend la fuite, c'est qu'il appréhende pour nos périls. Jésus-Christ voit dans sa prescience en combien de périls extrêmes nous engage l'amour des grandeurs ; c'est pourquoi il fuit devant elles, pour nous obliger à les craindre ; et nous montrant par cette fuite les terribles tentations qui menacent les grandes fortunes, il nous apprend tout ensemble que le devoir essentiel du chrétien est de réprimer son ambition. Ce n'est pas une entreprise médiocre de prêcher cette vérité à la cour ; et nous devons plus que

¹ In Joan. tract. XLIX, n° 19, t. III, part. II, col. 627.

insensé qui se sera damné pour le laisser riche, et devant la troisième génération, le mauvais ménage, les dettes auront consumé tous ses héritages. « Les branches de ce grand arbre se trouveront dans toutes les vallées : » *In cunctis convallibus corruent rami ejus*¹ ; je veux dire ces terres et ces seigneuries qu'il avait ramassées avec tant de soin, se partageront en mille mains ; et tous ceux qui verront ce grand changement, diront en levant les épaules, et regardant avec étonnement le reste de cette fortune délabrée : Est-ce là que devait aboutir toute cette pompe et cette grandeur formidable ? est-ce là ce grand fleuve qui devait inonder toute la terre ? je ne vois plus qu'un peu d'écume. Ne le voyons-nous pas tous les jours ?

O homme, que pense-tu faire ? pourquoi te travailles-tu vainement, sans savoir pour qui ? Mais je serai plus sage ; et voyant les exemples de ceux qui m'ont précédé, je profiterai de leurs fautes : comme si ceux qui t'ont précédé n'en avaient pas vu faillir d'autres devant eux, dont les fautes ne les ont pas rendus plus sages. La ruine et la décadence entre dans les affaires humaines par trop d'endroits pour que nous soyons capables de les prévoir tous, et avec une trop grande impétuosité pour en pouvoir arrêter le cours. Mais je jouirai de mon travail. Et [pour] dix ans que tu as de vie ? Mais je regarde ma postérité, que je veux laisser opulente. Peut-être que ta postérité n'en jouira pas ? Mais peut-être aussi qu'elle en jouira. Et tant de sueurs pour un peut-être ? Regarde qu'il n'y a rien d'assuré pour toi, non pas même un tombeau pour y graver dessus tes titres superbes, les seuls restes de ta grandeur abattue : l'avarice de tes héritiers le refusera à ta mémoire, tant on pensera peu à toi après ta mort ! Ce qu'il y aura d'assuré, ce sera la peine de tes rapines, la vengeance éternelle de tes concussions et de ton ambition désordonnée. O les beaux restes de ta grandeur ! ô les belles suites de ta fortune ! O folie ! ô illusion ! ô étrange aveuglement des enfants des hommes !

¹ Ezech. XXXI, 12.